THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1393



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU

71



Wenzel
ou
le magistrat du peuple
opéra vaudeville
par Pillet.
an 2.

WENZEL

OU

LE MAGISTRAT DU PEUPLE,

OPÉRA.

WENZEL

OU

LE MAGISTRAT DU PEUPLE,

OPÉRA EN TROIS ACTES,

Présenté à la Convention Nationale le 2 Germinal de la deuxième année Républicaine, joué sur le Théâtre National le 21 du même mois.

Paroles de PILLET : musique de la DURNER.

Prix 25 sols.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts. N°. 9.

SECONDE ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

NOMS DES PERSONNAGES.

WENZEL, Magistrat du Peuple.
SOPHIE, sa fille.
VALCOUR, Officier françois.
LE GÉNÉRAL des troupes françoises.
NORAMBERG, Général des troupes autrichiennes.
Un Orateur du Peuple.
JUSTINE, suivante de Sophie.
Un adjudant général des troupes de la république.
Soldats, Caporaux, françois et autrichiens.
Un Officier autrichien.

La Scène est à Spire dont le gouvernement est supposé offrir une apparence de liberté.

WENZEL,

WENZEL,

OU

LE MAGISTRAT DU PEUPLE.

ACTE PREMIER.

La scène se passe dans un sallon ; Sophie est assise auprès de sa toilette et tient un livre qu'elle rejette promptement.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, *seule.*

ROMANCE.

NON, mon cœur n'est plus à Valcour,
Puisque Valcour n'est pas sincère ;
Je lui fis un aveu d'amour,
Et cet aveu me désespère.
La seule gloire a des attraits
Pour cet ingrat qui m'abandonne ;
Eh bien ! eh bien ! il est français,
Je sens que mon cœur lui pardonne.

D'un amour indigne de moi
Banissons jusqu'à la pensée ;
Je pourrois conserver ma foi
Au cruel qui m'a délaissé !
Il part, il me fuit pour jamais ;
Mes pleurs, mes cris, rien ne l'étonne :
Eh bien ! . . eh bien ! il est français,
Je sens que mon cœur lui pardonne.

SCÈNE II.

SOPHIE, JUSTINE.

SOPHIE.

LAISSEZ, laissez ma toilette; je vais passer ainsi tout le reste de la journée. (*Justine se retire*).

JUSTINE, *revenant*

Madame?....

SOPHIE.

Votre ami Dumont, qui fait si souvent des nouvelles ne vous en a pas donné des troupes françoises?

JUSTINE.

Je n'ai pas songé à lui en demander.

SOPHIE.

Il faut que vous soyez bien peu curieuse.

JUSTINE.

Pouvois-je prévoir le vif intérêt que prend madame?....

SOPHIE.

Le vif intérêt que je prends!... Comme si l'approche de deux armées ennemies ne devoit pas nous inquiéter.

DUO.

Chacun partage mes allarmes;
JUSTINE.
Pour moi je n'en ai pas du tout.
SOPHIE.
La guerre, le fracas des armes!...
JUSTINE.
La guerre est assez de mon goût.
SOPHIE.
Peut-être un vainqueur intraitable
Va nous soumettre a son pouvoir....

JUSTINE.

Mais ce vainqueur peut être aimable ;
Je brûle déjà de le voir

SOPHIE. Je tremble
JUSTINE. Je brûle } déjà de le voir.

JUSTINE.

Croyez-moi, les françois ne feront aucun mal aux citoyens, et encore moins aux citoyennes.

SOPHIE (*avec une froideur affectée*).

On dit qu'ils ont sommé la ville de se déclarer.

JUSTINE.

Oui !.... et madame me demandoit des nouvelles !.... que proposent-ils ?

SOPHIE.

Leur alliance et la liberté, si nous refusons la garnison de leurs ennemis.

JUSTINE.

Et l'on balanceroit encore ! si cela ne dépendoit que de moi, le traité seroit bientôt conclu.

SOPHIE.

Il seroit heureux.

JUSTINE.

Valcour ne commande-t-il pas dans cette armée ?

SOPHIE, *avec embarras.*

Valcour !....

JUSTINE.

Oui, Valcour, un jeune françois.

SOPHIE.

Je crois que.... oui.

JUSTINE.

Oh bien ! votre air me dit que vous en êtes sûre..... (*à part*) Je ne m'étonne plus du vif intérêt, notre amant n'est pas loin d'ici.

SOPHIE.

Vous le connoissez Justine ?

JUSTINE.

Seulement de réputation, Dumont m'a souvent parlé d'une promesse que monsieur votre père a faite.....

SOPHIE *avec vivacité.*

Ah ma Justine, ils est vrai, Valcour doit être mon époux, je lui ai mille fois juré de l'aimer, et j'ai tenu tous mes sermens; .... que cette guerre me cause d'alarmes ! ..... Valcour sert une autre patrie; de la décision du sénat, dépend le bonheur de ma vie. .... Je tremble que cette apparente neutralité. ....

JUSTINE.

Voilà votre père.... Je vous laisse.... Oh ! comme il paroît triste !

SCÈNE III.

SOPHIE, WENZEL.

D'où vous vient cette agitation ? vous paroissez inquiet ?

WENZEL.

Oh ma patrie !

SOPHIE.

Quel malheur ?

WENZEL.

Les intrigans triomphent.

SOPHIE.

Expliquez-vous.

WENZEL.

Ces hommes vils, ces valets de cour qui dominent au sénat: viennent enfin de se montrer à découvert; ils ne dissimulent plus leurs horribles desseins, loin d'assurer notre liberté en fraternisant avec les françois, ils nous vendent à

l'Autriche ; Noramberg, l'infâme Noramberg est investi du commandement de la place.

SOPHIE *à part.*

Oh Valcour ! . . . . Valcour m'es tu ravi pour jamais ?. . . ? (*haut*) quoi ! il ne s'est pas trouvé dans l'assemblée un Magistrat assez courageux pour oser élever la voix ?

WENZEL.

Oublie-tu donc que j'y étois ; seul, j'ai lutté contre la faction, tous mes amis m'ont abandonné, tous sont timides ou corrompus ; Noramberg, certain du succès de ses perfides manœuvres s'est ensuite présenté ; croirois-tu que ce lâche courtisan a essayé de parler à son plus cruel ennemi, qu'il est venu s'humilier devant moi ; un regard de mépris lui a fermé la bouche, et l'a payé de son impudente bassesse.

SOPHIE.

Ils veulent vous perdre, mon père, fuyons de ces lieux ; allons vivre dans cet heureux climat, où la vertu est encore honorée, dans la patrie du héros qui doit être votre fils ; vous y passerez des jours tranquilles, au sein d'une famille chérie qui sera heureuse de votre félicité.

WENZEL.

Que ne le puis-je, hélas ! . . . .

SOPHIE.

Quels obstacles pourroient vous arrêter ?

WENZEL.

ARIETTE.

C'est à l'honneur qu'il faut songer,
Avant de songer à sa vie.
Je ne puis quitter ma patrie
Quand je sais qu'elle en danger.
Si ma constance et mon courage
Pour elle sont un vain secours,
Le premier jour de l'esclavage
Sera le dernier de mes jours.

SOPHIE.

Mon père craignez pour vos jours. . . .

WENZEL.

C'est à l'honneur qu'il faut songer, etc.

SCÈNE IV.

UN DOMESTIQUE, les mêmes.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR de Noramberg fait demander s'il peut vous parler en secret.

WENZEL.

Monsieur de Noramberg ? . . . .

SOPHIE.

O ciel ! . . . .

WENZEL.

Que me veut-il ? espère-t-il me corrompre, ou me séduire... qu'il entre ; retire-toi ma fille, je t'apprendrai les motifs de cet entretien (*elle sort*).

SCÈNE V.

WENZEL NORAMBERG.

NORAMBERG.

MA visite doit vous étonner, monsieur, je connois vos sentimens. . . . on m'a peint en cette ville sous les plus horribles couleurs, et c'est pour détruire l'impression de ces calomnies que je vous ai fait demander un entretie

WENZEL *avec froideur.*

Quelque surprenant que me paroisse ce procédé, je vous écouterai, Monsieur, continuez.

NORAMBERG.

Votre probité reconnue, votre constant amour pour la patrie, l'élévation de cette ame loyale, me forcent de répondre à votre injuste haine par les témoignages de la plus haute estime, et d'une amitié à toute épreuve.

WENZEL.

Quant à l'estime, vous me la devez, Monsieur, personne au monde ne peut m'en refuser. . . Mais point d'amitié, je vous prie, point d'amitié entre nous, je ne veux pas mériterla vôtre.

NORAMBERG.

Le caractère dont je suis revêtu vous porte ombrage. . . . . l'admission des troupes impériales vous fait craindre pour la liberté de ce peuple que nous venons défendre.

WENZEL.

Dites plutôt subjuger. Croyez-vous que je ne connoisse pas les rois, que je sois dupe de leur apparente générosité. . . Non, non, la guerre des despotes nous est moins funeste que leur humiliante protection.

NORAMBERG.

Parlons sans emportememens; ces maximes républicaines convenoient aux mœurs des siècles passés; les hommes sont changés, la liberté n'est plus faite pour eux; loin de faire le bonheur de vos concitoyens, votre système chimérique les livreroit bientôt aux horreurs de l'anarchie.

WENZEL.

Voilà ce qu'ils ne cessent de répéter, nos perfides ennemis; hors du despotisme ce n'est qu'anarchie; eh, monsieur! n'affectez pas de me regarder comme un agitateur, un factieux; ma haine pour la royauté est une preuve de mon attachement aux principes, je crains autant la destruction des lois, que je de-

sire celle des tyrans ; je périrois pour éviter l'une, et accélerer l'autre... Mais terminons des discours superflus, où en voulez-vous venir ? vous vous dites franc ; parlez sans détour.

NORAMBERG.

Homme aveugle, vous me parlez avec aigreur et ce sont vos intérêts que je veux prendre, eux seuls m'amènent ici ; des hommes inquiets, turbulens, agitent le peuple et voudroient, au mépris du sénat, rompre l'alliance accordée par par sa majesté.....

WENZEL *avec un sourire de pitié.*

Sa majesté !.....

NORAMBERG.

Les opinions que vous professez augmentent ce dangereux parti ; combien de citoyens entraînez par votre exemple, enflammez de votre enthousiasme abandonneroient leur plan d'opposition, si vous consentiez enfin à céder aux desirs d'un grand prince ; ..... des troupes de françois révoltés sont prêtes à vous attaquer.....

WENZEL *l'interrompant.*

Cela n'est pas vrai, monsieur ; ce n'est pas contre nous que ces prétendus révoltés portent les armes.

NORAMBERG.

Vous qui doutez de ma franchise, comment pouvez-vous croire à celle de nos ennemis ?....

WENZEL.

Parce qu'ils sont libres, et n'ont pas d'intérêt à tromper ; la politique est l'art des monarques ; leur pouvoir n'est fondé que sur des préjugés.

NORAMBERG.

Ainsi vous persistez ?....

WENZEL.

Je ne changerai jamais.

NORAMBERG.

Mais qu'espérez-vous de cette résistance opiniâtre?

WENZEL.

Rien pour mes infortunés concitoyens, tout pour moi-même; le bonheur de vivre sans reproche.

NORAMBERG.

Vous perdrez votre famille, monsieur; songez que vous êtes père; craignez pour vos enfans le ressentiment d'un monarque trop souvent injurié; cette innocente créature, cette intéressante Sophie, pourrez-vous bien la sacrifier au cruel honneur d'être persécuté par un roi... Un dernier trait suffira pour vous prouver ma sincérité; vous êtes sur le bord de l'abyme!.... accordez-moi votre fille et..... vos jours sont en sûreté.... que dis-je, ce retour à la bonne cause, cette alliance assurent votre fortune et mon bonheur; la colère de mon maître, va tout-à-coup se changer en bienveillance..... Qu'elle jouissance pour deux ames généreuses! Vous lui aurez rendu l'amour d'un peuple égaré, il aura pu vous traiter d'après son cœur..... vous ne répondez rien..... mes offres peuvent-elles vous paroître suspectes?... votre esprit inquiet y cherche-t-il encore quelque sujet de soupçon?

WENZEL *avec une ironnie sérieuse.*

J'aurois tort, oui j'aurois grand tort; votre conduite est trop peu astucieuse pour me laisser un moment de doute et d'indécision; ce qu'on voit, monsieur, on ne le soupçonne pas.

NORAMBERG.

Que voulez-vous dire?

WENZEL.

ARIETTE.

Je vois avec pitié
Tous les détours de la souplesse.

Jamais, non jamais l'amitié
Ne parle avec cette bassesse.
S'il faut à l'envoyé des rois
L'ame et l'esprit d'un traître,
Votre prince a fait un bon choix :
On ne peut mieux servir son maître.

NORAMBERG *outré.*

Monsieur !....

WENZEL *avec ironnie.*

Ma popularité vous gêne encore ; il eût été adroit de m'en dépouiller, mais il vous à paru plus facile d'en acheter le partage par mon alliance ; je suis fâché de vous le dire, ce moyen séduisant sera de nul effet ; je suis un factieux, moi ; je ne veux pas me vendre.

NORAMBERG.

Allez, homme farouche, je rougis de ma démarche.

WENZEL.

Elle est déshonorante.

FINALE.

NORAMBERG.

Adieu, tu vas enfin apprendre
A respecter un roi.

WENZEL.

Je sais ce que je dois attendre
D'un monstre tel que toi.

NORAMBERG.

Misérable crains ma furie,
Rien ne peut la fléchir.

WENZEL.

Tu pourra m'arracher la vie,
Mais non pas m'avilir.

Sophie et Justine qui étoient entrées pour écouter s'avancent vers le milieu du théâtre.

SCENE VI.

SOPHIE, WENZEL, JUSTINE, NORAMBERG.

NORAMBERG.	WENZEL.	SOPHIE et JUSTINE.
Je sais qu'elle est ton espérance ;	Je sais qu'elle est ton espérance ;	Grand dieu ! qu'elle est son espérance ?
Je cours dénoncer tes projets ;	Wenzel a prévu tes projets ;	Quels sont donc ses affreux projets ?
Tu vas ressentir les effets	Je cours prévenir les effets	Ah ! craignez, craignez les effets
De mon implacable vengeance.	De ton implacable vengeance.	De son implacable vengeance.

Noramberg sort, Wenzel veut le suivre, Sophie s'attache à ses vêtemens pour l'empêcher de sortir.

SCÈNE VII.

SOPHIE.	JUSTINE.
Ah daignez m'écouter.	Ah daignez l'écouter.

WENSEL.

Cessez de m'arêter.

SOPHIE.	JUSTINE.
Vous avez tout à craindre.	Vous avez tout à craindre.

WENZEL.

Je ne puis me contraindre.

SOPHIE.	JUSTINE.
Songez à son pouvoir.	Songez à son pouvoir.

WENZEL.

Je songe à mon devoir.

Il sort ; Sophie tombe évanouie dans les bras de Justine.

Fin du premier act

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une forêt; des soldats sont couchés çà et là. Il fait à peine jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

Deux caporaux se lèvent, et voyant qu'il ne fait plus nuit, veulent faire lever les soldats.

LES DEUX CAPORAUX.

AIR:

Le jour commence.
Entendez-nous;
Réveillez-vous
En diligence;
Le jour, etc.

CHŒUR DES SOLDATS COUCHÉS.

Mes amis nous somme si las!
On dort si bien couché par terre!
Au nom de Dieu ne criez pas,
Nous n'avons plus qu'un somme à faire.

LES CAPORAUX.

Le jour commence.
Entendez nous, etc.

CHŒUR.

Mes amis nous somme si las! etc.

UN DES CAPORAUX.

Ah, ils ne veulent pas se lever pour boire.... attendez, attendez.... (*il crie le plus fort possible*) aux armes!...

(*Ils se lèvent tous*), je savois bien moi que c'étoit le seul moyen qui convînt aux soldats françois.

UN SOLDAT *baillant.*

Savez-vous mon caporal (*montrant l'endroit qu'il quitte*) qu'on ne trouve pas tous les jours d'aussi bonnes places.

LE CAPORAL.

Oui, oui, voilà comme on s'accoutume à prendre ses aises..... qu'est-ce que vous avez donc vous autres, on diroit que vous tremblez.

UN SOLDAT.

On auroit pardieu raison, je suis tous transis.

LE CAPORAL.

Eh! la nuit a été fraiche.

LE SOLDAT.

Je dis moi qu'elle a été glaciale; ce maudit vent de bise!..

LE CAPORAL.

Buvez, buvez cela doit vous réchauffer.

LE SOLDAT.

Il ne nous manque plus qu'une chanson d'ivrogne, où est donc notre gros sapeur?

UN SAPEUR *arrivant.*

Me voilà, me voilà, mes amis; de quoi s'agit-il?

LE SOLDAT.

Chante-nous tes couplets.

LE SAPEUR.

Morbleu, très-volontiers, mais à condition que vous verserez à chaque refrein.

LES SOLDATS.

Oui, oui, ça va sans dire.

LE SAPEUR.

AIR:

Voulez-vous suivre un bon conseil?

Buvez avant que de combattre ;
De sang froid je vaux mon pareil,
Mais quand je suis gris j'en vaux quatre.
Versez donc, mes amis, versez ; } bis.
Je n'en puis jamais boire assez.

Comme ce vin tourne l'esprit !
Comme il vous change une personne !
Tel qui tremble s'il réfléchit,
Fait trembler quand il déraisonne.
Versez donc, etc.

Ma foi c'est un triste soldat
Que celui qui ne veut pas boire ;
Il voit les dangers du combat,
Le buveur n'en voit que la gloire.
Versez donc, etc.

Cet univers, oh ! c'est très-beau ;
Mais pourquoi dans ce bel ouvrage,
Le Seigneur a-t-il mis tant d'eau ?
Le vin me plairait davantage.
Versez donc, etc.

S'il n'a pas fait un élément
De cette liqueur rubiconde,
Le Seigneur s'est montré prudent,
Nous eussions desséché le monde.
Versez donc, etc.

Ils se versent à boire et trinquent.

LE SOLDAT.

Eh bien, que pensez-vous de celui-là ?

LE CAPORAL.

Il est bon, il est ma foi bon.

UN AUTRE SOLDAT.

Oui, mais avant peu il faut espérer que nous en boirons du meilleur, et qui ne nous coûtera pas si cher ; ces gros

barons allemands, ça vous a de fortes provisions, il me semble déjà que je suis au milieu de leurs caves les mieux garnies; le vin par-ci, le rogome par-là..... ah! comme nous allons nous en donner!

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que tu dis, ivrogne; il sembleroit, à t'entendre, que nous ne faisons la guerre aux tyrans que pour nous enrichir de leurs dépouilles; non, morbleu, non; les françois doivent s'avancer en libérateurs des peuples, et non pas en brigands victorieux.

LE SOLDAT.

Eh bien! il a raison, touche-là camarade: tu as bien parlé. (*Un soldat crie* : alerte, *on entend le tambour*). On rappelle?....

LE CAPORAL.

C'est le général qui fait sa tournée.... il vient par ici.

LE SOLDAT.

Eh! allons donc: on rappelle de plus fort. (*ils sortent.*)

SCENE II.

LE GÉNÉRAL, UN ADJUDANT.

LE GÉNÉRAL.

Ce lieu me paroît plus convenable à un entretien secret; voyons le rapport.

L'ADJUDANT.

Tout s'est passé dans le meilleur ordre possible.

LE GÉNÉRAL.

Les braves gens!.... ont-ils beaucoup souffert?

L'ADJUDANT.

Beaucoup.

ARIETTE.

Que de zèle, que de vaillance !
L'âpreté des frimats,
Le péril des combats,
Ne peuvent lasser leur constance.
Que de zèle, que de vaillance !
Aller affronter les hazards,
Loin du séjour de leur naissance ;
Préférer les travaux de Mars,
Aux plaisirs d'une douce aisance.
Que de zèle, que de vaillance !

LE GÉNÉRAL.

Et les volontaires nouvellement arrivés de Paris ?

L'ADJUDANT.

Oh ! le froid leur a d'abord été plus sensible qu'aux autres ; mais avec l'air ça ira, je n'ai pas eu de peine à ranimer leur bonne humeur.

LE GÉNÉRAL.

Quelles professions exerçoient-ils ?

L'ADJUDANT.

Nous avons dans ce bataillon nombre de danseurs, quelques maîtres en fait d'armes, des auteurs, des acteurs des musiciens, quelques ci-devant moines et force commis. Je viens de les voir à l'instant, ils sont dans une activité continuelle ; les uns s'échauffent en faisant assaut, les autres en battant des entrechats, celui-ci déclame, celui-là poursuit nos vivandieres, tous aimeroient mieux se battre que de rester là.

LE GÉNÉRAL.

Leur desir sera peut-être bientôt satisfait. . . . . j'attends avec impatience le retour de Valcour. . . . . Depuis hier il observe la ville ; je crains qu'il n'ait été surpris.

L'ADJUDANT.

Ce jeune homme est aussi prudent que brave !

LE

LE GÉNÉRAL.

Oh ! personne ne sait mieux mieux l'apprécier que je ne le fais; c'est un excellent militaire, un officier du premier mérite.. mais..... je ne sais quelle belle passion lui tourne la tête et lui donne par fois des distractions bien dangereuses pour un homme de guerre..... je suis vraiment inquiet..... j'entends le bruit d'une marche ; c'est lui sans doute.....

L'ADJUDANT.

Je l'apperçois.

Valcour à la tête d'une compagnie de grenadiers, descend la montagne, et après avoir fait poser les armes à ses soldats, s'avance vers le général.

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL, VALCOUR, etc.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! Valcour, qu'avez-vous appris ?

VALCOUR.

Que nous sommes indignement trahis..... le perfide sénat ne sembloit vouloir garder la neutralité, que pour donner aux ennemis le temps de s'approcher ; jugez de son impatience, j'ai été pendant une heure le témoin inactif de leur entrée dans Spire, cette ville est désormais en état de défense et devient pour l'Empire une place de la plus haute importance.

LE GÉNÉRAL.

Nous avons encore été dupes de notre loyauté.

VALCOUR.

J'ai vu le moment où nos intrépides volontaires chargoient malgré moi cette formidable colonne ; j'ai pu les retenir général, mais, que vous leur devez d'éloges ! ils m'ont fait un grand sacrifice.

LE GÉNÉRAL.

ARIETTE.

Je croirois mériter l'injure
Si je ne savois la punir ;
Amis, d'une ville parjure,
Il faut nous venger ou périr.
Nous marcherons avant l'aurore ;
Je veux, à ses premiers regards,
Offrir le drapeau tricolore,
Ombrageant l'aigle des Césars.

CHŒUR:

Nous marcherons avant l'aurore,
Il faut à ses premiers regards, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOPHIE, SOLDATS.

On entend crier : arrête ; arrête, un jeune homme, que deux soldats tiennent au collet, descend la montagne ; il est couvert d'un manteau : et sa figure est caché par les bords d'un chapeau rabattu ; un grand nombre de soldats curieux le suivent en le huant.

LE GÉNÉRAL

D'où vient cette rumeur ?

UN SOLDAT.

Oh ! tu ne nous échapperas pas.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez, mes amis, ne le maltraitez pas.

LE MEME SOLDAT.

Mon général, c'est un espion qui sort de la ville.

LE GÉNÉRAL.

Ne le maltraitez pas, vous dis-je, on va l'interroger.

UN SOLDAT.

Bah, bah! l'interroger pour qu'il sorte de prison dans un jour.

LE GÉNÉRAL, *avec fermeté.*

Dans une heure, s'il n'est pas coupable. . . .

UN SOLDAT.

Je vous le disois bien, vous autres; voilà qu'il est sauvé: une autre fois nous nous ferons justice nous-mêmes.

LE GÉNÉRAL, *avec force.*

Quel horrible propos viens-je d'entendre? (*Les camarades du soldat se mettent devant lui pour le cacher*), des hommes perfides seroient-ils entrés dans nos rangs pour agiter les esprits, et nous livrer aux dangers de la discorde? j'ignore le nom du soldat insolent que vous dérobez à ma vue; mais, au nom de la loi, chassez-le de votre sein; cet homme n'est pas françois, il se cache.

LE SOLDAT, *se montrant.*

Général, je suis françois; c'est-à-dire capable d'une erreur, mais non d'une lâcheté. . . . . j'ai eu tort; qu'ordonne-tu de moi?

LE GÉNÉRAL, *surpris.*

Que tu agisse toujours avec cette franchise; elle a tout réparé (*au jeune inconnu*). Approchez jeune homme, et répondez-moi; vous détournez la vue! .. vous tremblez.. pourquoi si votre cœur est irréprochable. . . . mais que vois je! une femme! . . . . (*Sophie jette son manteau, et tombe aux pieds du général; Valcour qui est éloigné paroît dans une profonde rêverie*).

SOPHIE.

Vous voyez la plus malheureuse fille du plus respectable des hommes. . . . . d'un vieillard dont le patriotisme et les

vertus sont connus de toute l'Europe.

LE GÉNÉRAL.

Achevez, votre nom ?

SOPHIE.

Sophie Wenzel. . . . .

VALCOUR, *qui est du côté opposé du théâtre sort de sa rêverie, en entendant ce nom.*

O ciel ! . . . .

SOPHIE, *sans voir Valcour.*

Mon père va devenir victime de la plus infâme trahison ; défenseur du peuple, il va périr sur un échaffaud. . . . . .

VALCOUR, *avec éclat et s'avançant brusquement.*

Que dites-vous, mon dieu !

SOPHIE, *avec un cri, et se jettant dans les bras de Valcour.*

Valcour ! ah mon ami ! . . . .

FINALE.

J'implore ton secours,
C'est en toi que j'espère ;
De mon malheureux père
Ils vont trancher les jours.

ENSEMBLE.

LE GÉNÉRAL.	SOPHIE.	VALCOUR.
Ils trancheroient les jours	Ils vont trancher les jours	Ils trancheroient les jours
De son malheureux père !	De mon malheureux père !	De son malheureux père !

VALCOUR.

Et nous pourrons souffrir ! . . .
Qu'un monstre impitoyable,
Sur l'échaffaud fasse périr
Un vieillard vénérable !

CHŒUR DE SOLDATS.

Non, non, nous ne pourrons souffrir
Qu'un monstre impitoyable,
Sur l'échaffaud fasse périr
Un vieillard vénérable.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, il faut nous préparer.

VALCOUR *avec force.*

Partons, partons sans différer ;
Dieu ! . . je brûle d'impatience.
Sachez que les soldats français
Sont toujours prêts
Quand il faut sauver l'innocence.

Les troupes se forment en cercle.

Un ami de l'humanité
Des fureurs d'un tyran va devenir victime.

LES SOLDATS *entr'eux.*

Un ami de l'humanité
Des fureurs d'un tyran va devenir victime !

VALCOUR.

Défenseur de la liberté,
Français ! . . . votre valeur doit prévenir le crime.

LES SOLDATS.

Nous saurons prévenir le crime.

CHŒUR.

SOPHIE.

D'un mortel si cher à mon cœur, Puissiez vous briser l'esclavage ; Grand dieu ! témoin de ma douleur, Daigne seconder leur courage !

VALCOUR. Oui de ce fidele sénateur,
LE GÉNÉRAL. Vous allez
LES SOLDATS. Nous allons
} briser l'esclavage.

VALCOUR. marchez,
LE GÉNÉRAL. marchons,
} De son persécuteur
LES SOLDATS. imitez,
imitons,
} s'il se peut la rage.

L'armée défile, et Valcour se met à sa tête ainsi que le Général.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une place publique ; d'un côté est le péristile du palais sénatorial ; de l'autre l'extérieur d'une prison ; Wenzel paroît à travers les grilles de la prison ; il est assis et enchaîné.

SCÈNE PREMIERE.

WENZEL *seul.*

WENZEL.

RECITATIF.

O ! mort, je vais te voir et je suis sans effroi !
Mon ame, à ton aspect, s'agrandit et s'enflame ;
Quand un affreux succès ennorgueillit leur ame,
Mes vils persécuteurs sont moins heureux que moi.

O ! vertu, c'est toi qui m'inspire !
Je te dois mon courage et ma sérénité ;
Oui, c'est avec transport qu'on brave le martyre,
Quand on est sans reproche et que l'on peut se dire,
Un jour je serai regretté !

AIR tendrement.

Et cet enfant qui m'est si chère,
Elle verra finir mes jours !
Parmi les bourreaux de son père
Je vais la laisser sans secours.
Hélas ! devrois-je à la tendresse
Consacrer mes derniers instans !
Il faut oublier ses enfans,
Quand on veut mourir sans foiblesse.

SCÈNE II.

NORAMBERG, UN OFFICIER.

NORAMBERG.

JE ne m'aveugle pas sur les suites de ce grand événement. . . . Il m'étonne d'avance ; un sentiment d'inquiétude me trouble et m'importune sans cesse. . . . Wenzel va se rendre au sénat ; pour la dernière fois je veux lui parler : si la crainte ne peut ébranler son ame ; s'il conserve son insultante opiniâtreté, j'y suis résolu, qu'il périsse, qu'il périsse à l'instant même. . . . Pourquoi faut-il qu'il soit à craindre ? Avec quel plaisir ! . . . mais il paroît (*Wenzel ; conduit par ses gardes, traverse le théâtre pour se rendre de la prison au palais sénatorial.*)

SCENE III.

NORAMBERG, WENZEL, CHOEUR DU PEUPLE.

NORAMBERG.

Il aborde Wenzel et l'attire sur le bord du theâtre ; les gardes de ce Magistrat se reculent et forment une barrière qui contient la foule des curieux. Noramberg parle à demie voix ; il paroît craindre d'être entendu par d'autres que par Wenzel.

Wenzel, vous n'avez plus d'espoir ; le sénat vient de prononcer. . . . . vous allez entendre votre arrêt de mort. . . .

WENZEL, *avec flegme et fierté*

Pourquoi m'arrêtez vous ?

NORAMBERG, *avec une franchise scélerate.*

Pour vous sauver. . . . . Il n'est plus temps de feindre.

ARIETTE.

Ces chaînes, ces cachots affreux,
L'arrêt de mort qu'on va vous lire,
Annonçent assez quel empire ;
On va reconnoître en ces lieux.
De vos destins seul je dispose
Je puis vous soustraire à la mort ;
Lisez la loi qu'on vous impose,
Et prononcez sur votre sort.

WENZEL, *parcourt avec indignation le papier que lui remet Noramberg.*

Reconnoître l'autorité d'un roi ! . . . . donner à mes concitoyens l'exemple ! . . . . (*il rend le papier en jettant un regard de mépris sur Noramberg*).

NORAMBERG, *avec l'excès de la fureur.*

Tu veux périr, eh bien, tu seras satisfait.

SCÈNE IV.

Un peuple nombreux que contenoit la garde, s'avance vers Noramberg au moment où les soldats suivent Wenzel.

NORAMBERG, *cherchant à dissimuler sa colère.*

QUE voulez-vous de moi ?

CHŒUR.

Voyez couler nos larmes,
Entendez nos tristes accens ;
De ce peuple agité dissipez les allarmes,
Rendez un père à ses enfans.
Voyez, etc.

NORAMBERG.

O fureur ! ô tourmens !

CHŒUR.

Voyez couler nos larmes.

NORAMBERG.

O fureur ! . . . ô tourmens ! . . .

CHŒUR.

Entendez nos tristes accens ;
De ce peuple agité dissipez les alarmes.

NORAMBERG.

Mon cœur partage vos alarmes.

CHŒUR.

Rendez un père à ses enfans
Voyez couler nos larmes.

NORAMBERG,

O fureur ! . . . ô tourmens !

Wenzel est condamné . . . je gémis avec vous sur son sort, je donnerois ma vie pour sauver la sienne. . . . mais hélas ! . . . il est coupable ; oui coupable, son crime n'est que trop prouvé.. Vainement j'ai tenté de le dérober au suplice ; mes pleurs ont touché l'humanité des magistrats sans pouvoir fléchir leur justice. (*Le peuple garde un morne silence ; tous les amis de Wenzel paroissent consternés*). Je vais de nouveau solliciter la grace de mon ami : puissent mes derniers efforts n'être pas inutiles. (*bas à un officier*) Ne perds pas un instant, cours hâter son suplice. (*il monte au sénat*).

SCÈNE V.

RASSEMBLEMENT DU PEUPLE.

UN CITOYEN.

Vous gardez un morne silence ! . . . . pourriez-vous croire à cette apparente générosité ?

UN AUTRE.

Il paroît sincèrement affligé; il gémit comme nous sur le sort du malheureux Wenzel.

LE PREMIER.

Lui gémir..... grand dieu !.... quand cesserez-vous d'être aussi lâchement crédules?.... connoissez mieux celui dont vous avez bassement imploré la pitié..... la candeur est sur ces lèvres, mais elles vont dégoûter de sang..... c'est lui, n'en doutez pas, c'est ce monstre exécrable qui fait assasiner le malheureux dont il feint de plaindre la destinée.... ô mes concitoyens! croyez-moi, croyez un homme que quarante années d'expérience ont appris à démasquer les traîtres !.... On vous trompe, vous dis-je; la tête sous le glaive, je le répéterois encore.... Sortez enfin de cette honteuse apathie, osez juger, osez punir les sélérats qui vous sacrifient..... souffrirez-vous qu'un hypocrite étranger vienne jusques dans vos bras égorger le plus chéri de nos concitoyens!.... Quoi! ce vieux magistrat, le sublime Wenzel périroit pour vous, et tranquilles spectateurs de sa mort, vous ne lui donneriez que des pleurs ! semblables à des agneaux timides, vous attendriez en tremblant qu'un maître féroce vînt parmi vous choisir de nouvelles victimes !.. Non, non, vous préviendrez le coup affreux qui nous menace.... un sentiment révolutionnaire va vous rendre cette dignité de l'homme, ce caractère de souverain qui est la propriété des peuples.... vous restez immobile, abattus !.... ah ! mes amis, oubliez-vous déjà Wenzel; un instant encore, et votre père ne sera plus.... vous gémissez.... j'entends le cri de l'indignation; mais, concentrés dans le cercle étroit des préjugés, vos esprits ne sauroient concevoir de grands moyens, ni former d'énergiques résolutions..... sachez donc, hommes aveugles, que, pour sortir de l'esclavage où vous pensez être retenus par des forces invincibles, il vous suffiroit de

connoître les vôtres : que les peuples se lèvent, qu'ils prononcent à haute voix, soyons libres, et tous les trônes vont disparoître.

UN AUTRE.

Je suis ému ! eh bien, que faut-il faire ?

LE PREMIER.

Attaquer avec furie les satellites de nos tyrans, en purger la contrée entière.

UN AUTRE.

Nous sommes sans chef.

LE PREMIER.

Je vous en servirai.

UN AUTRE.

Sans discipline.

LE PREMIER.

Le vrai courage y suplée.

UN AUTRE.

Mais où trouver des armes ?

LE PREMIER.

Dans les rangs de nos ennemis. Quoi ! le feu dont je suis animé ne pénètre pas vos ames. . . . eh bien ! restez dans les fers ; appesantissez vous mêmes le joug dont on vous accable. . . . vous n'êtes pas des hommes ; des chaînes et du mépris, voilà ce que vous-méritez. . . S'il en est un seul parmi vous qui partage mon enthousiasme qu'il paroisse, qu'il se joigne à moi (*tous passent à ses côtés et témoignent le desir de combattre.*

TOUS.

Nous te suivrons tous.

CHŒUR derrière le théâtre.

Aux armes ! . . . aux armes ! . . .

LE PREMIER.

Ecoutez. . . . écoutés ! . . .

CHŒUR *derrière le théâtre.*

Aux armes ! aux armes !

LE PREMIER *avec un transport de joie.*

Ah ! Wenzel, il te reste encore des amis. . . . venez à leurs secours, venez, venez. . . . (*Ils sortent avec précipitation*).

SCÈNE VI.

NORAMBERG, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Un peuple immense vient de se porter aux arsenaux. . . . l'insurrection éclate dans toute la ville.

NORAMBERG.

Eh bien nous saurons la braver.

L'OFFICIER.

Ah monsieur ! nous devons craindre. . . .

NORAMBERG.

De périr si nous fléchissons.

L'OFFICIER.

Un peuple révolté. ! . . . . . les françois à nos portes ! . . . quels dangers à la fois ! (*on entend une marche lugubre*).

SCÈNE VII.

NORAMBERG, WENZEL, GARDES.

Wenzel, couvert de chaînes et accompagné de soldats, marche avec sérénité vers son échaffaud qui ne paroît pas, mais est censé au côté droit du théâtre ; Noramberg sur le devant de la scène semble jouir de ce spectacle ;

tout-à-coup un chœur d'insurrection et le bruit du canon se font entendre).

CHŒUR DU PEUPLE ARMÉ.

Combattons,
Combattons, avec furie.
Frappons,
Frappons, exterminons
Tous les traîtres à la patrie.
Combattons, etc.

(*Noramberg s'élance à la tête de ses troupes, dont il fait un rampart à Wenzel; action : le peuple sans discipline, commence à foiblir et à se disperser; Noramberg le repousse vers la gauche; les françois paroissent à droite; Valcour s'empare de Wenzel et ne le quitte pas, même en combattant; Noramberg revient pour charger les troupes de la République; il fond sur Valcour qui le prévient en le tuant d'un coup de pistolet; les Autrichiens mettent bas les armes. Valcour et Wenzel se tiennent embrassés : moment de silence*).

TRIO.

WENZEL.	VALCOUR.	SOPHIE.
Mon ami, voilà ta sophie,	Est-il bien vrai ma tendre amie,	Oui, je suis toujours ta Sophie;
Elle t'avoit gardé son cœur.	Tu m'avois couservé ton cœur?	Oui, je t'avois gardé mon cœur
Ma fille... ô moment de bonheur!	Sophie!.. ô moment de bonheur!	Valcour!.. ô moment de bonheur!
Le jour de tumulte et d'horreur	Ce jour de tumulte et d'horreur	Ce jour de tumulte et d'horreur
Devient le plus beau de ma vie.	Devient le plus beau de ma vie.	Devient le plus beau de ma vie.

CHŒUR.

LE PEUPLE.	LES FRANÇAIS.
Que désormais	Que désormais
Dans tous les yeux la gaieté brille	Dans tous les yeux la gaieté brille
Aux braves français	Au peuple français
Soyons unis, et pour jamais	Soyez unis, et pour jamais
Ne faisons plus qu'une famille.	Ne faisons plus qu'une famille.

(*Les français et les insurgés se réunisent et se donnent la main en signe de fraternité*).

FIN.